

Chapitre X

SE LAISSER CONDUIRE PAR LE CHRIST SUR LE CHEMIN DU PARDON

Introduction : La perspective dans laquelle aborder la question du pardon

Nous montrerons à la fois la profondeur du chemin du pardon et la manière dont nous pouvons le suivre. En tant que le pardon est renoncement au ressentiment, il s'inscrit dans le cadre d'un chemin pénitentiel : il s'agit de parvenir à libérer notre cœur de toute attachement secret à la rancœur comme nous le verrons. Il va de soi que le pardon est une question vitale non seulement pour le couple, mais pour celui qui doit pardonner. **La rancœur en effet est comme une gangrène qui nous ronge de l'intérieur** et qui fait plus de mal encore que l'offense subie. Le pardon est aussi, positivement, le lieu d'une croissance, d'un dépassement dans l'ordre de l'amour. En ce sens-là aussi du pardon dépend non seulement la restauration de la relation conjugale, mais aussi notre santé spirituelle, notre relation à notre Père du ciel comme le Christ nous le fait comprendre quand il dit : « Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. » (Mt 5, 44-45). Après avoir développé la perspective et l'esprit dans lequel nous devons avancer sur le chemin du pardon, nous en montrerons la profondeur dans la lumière de l'Écriture et nous mettrons enfin en évidence les dispositions intérieures que Dieu attend de nous et les moyens concrets que nous pouvons utiliser pour nous accueillir la grâce du pardon.

1. Regarder la question du pardon face à Dieu et face à soi-même

Nous sommes ainsi appelés à vivre la question du pardon d'abord face à Dieu et face à nous-même. Dieu nous appelle à être miséricordieux comme lui-même est miséricordieux – « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6, 36) – pour que nous puissions bénéficier de sa miséricorde comme le Christ nous en avertit : « Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais **si vous ne pardonnez pas aux hommes, à vous non plus votre Père ne pardonnera pas vos fautes.** » (Mt 6, 14-15). Certes Dieu, dans son infinie miséricorde, ne demande qu'à nous libérer du péché, de tout ce qui nous conduit sur un chemin de mort, mais nos cœurs doivent pour cela être bien disposés, être en état d'accueillir cette divine miséricorde, et c'est sur ce terrain de la disposition qu'apparaît la nécessité du pardon.

On peut ne pas éprouver le désir de se réconcilier avec l'autre et néanmoins se décider à avancer sur le chemin du pardon parce que l'on a compris qu'il y avait là une condition fondamentale pour notre ouverture de cœur à la miséricorde divine et donc aussi pour notre propre guérison¹. Le Siracide, à ce sujet, est très clair : « Pardonne à ton prochain ses torts, alors, à ta prière, tes péchés te seront remis. **Si un homme nourrit de la colère contre un autre, comment peut-il demander à Dieu la guérison ?** Pour un homme, son semblable, il est sans compassion, et il prierait pour ses propres fautes ! Lui qui n'est que chair garde rancune, et qui lui pardonnera ses péchés ? Souviens-toi de la fin et cesse de haïr, de la corruption et de la mort, et sois fidèle aux commandements. Souviens-toi des commandements, et ne garde pas rancune au prochain, de l'alliance du Très-Haut, et passe par-dessus l'offense » (Si 28, 2-7). **Que l'autre reconnaisse ou non ses torts**, qu'il soit prêt ou non à accueillir mon pardon, peu importe à ce niveau-là, **ce n'est pas cela qui doit m'empêcher de répondre à l'appel du Christ** pour vivre une victoire sur moi-même, sur ce poison qu'est le ressentiment et avancer sur le chemin de la charité divine c'est-à-dire d'un amour parfait : « Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 47).

2. Vivre le pardon comme un don auquel nous pouvons nous disposer

Le pardon ne sera jamais quelque chose de naturel². Ce qui est naturel, c'est de répondre à l'amour par l'amour comme Jésus nous le fait comprendre : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? » (Mt 5, 46). Mais aimer celui qui me blesse signifie aimer comme Dieu aime c'est-à-dire participer à un amour qui dépasse ma capacité humaine. Plus précisément nous pouvons de nous-mêmes « vouloir pardonner » parce que nous comprenons qu'il n'y a pas d'autre chemin, mais nous ne pouvons « pardonner de tout notre cœur » (cf. Mt 6, 35) qu'en étant portés, que nous en ayons conscience ou non³, par Celui qui, sur la Croix, nous a aimés avec un amour qui surpasse le mal du péché et l'anéantit⁴. Le péché « enfante la mort » (cf. Jc 1, 15), il a toujours un effet destructeur et il y a une question de force, la force d'« assumer », de « surmonter » comme l'explique Benoît XVI : « Qu'advient-il dans le Pardon ? La faute est une réalité, une réalité objective ; elle a causé une destruction qui doit être surmontée. C'est pourquoi le Pardon doit être plus qu'une volonté d'ignorer ou d'oublier. La faute doit être assumée, réparée et ainsi surmontée. **Le Pardon a un coût, et d'abord**

¹ Remarquons tout de suite ici que cette guérison qu'opère le pardon ne signifie pas ne plus ressentir de souffrance. Elle peut rester, en effet, dans la mémoire psychologique et corporelle. Cela signifie aussi que la personne pardonnée doit accepter que la victime continue à souffrir...

² Le catéchisme romain dit même qu'« **il n'y a rien de plus difficile à notre nature humaine dégradée que de pardonner les injures** » (4, 44, 5).

³ C'est ainsi que tout homme de bonne volonté peut être porté par la grâce prévenante pour avoir la force de pardonner même s'il n'a pas la foi au Christ. Autrement le fait que l'on puisse pardonner sans être chrétien ne signifie pas que l'on puisse pardonner sans la grâce mais que celle-ci rejoint les hommes de différentes manières. Il faut aussi penser que tous ne vivent pas le pardon à la même profondeur tant au niveau de la perception du mal qu'au niveau de l'amour qui le surmonte.

⁴ Le Christ nous a ouvert le chemin du pardon par sa passion. Il est mort sur la Croix comme l'Agneau de Dieu qui porte et efface les péchés pour qu'il n'y ait aucun pardon qui ne puisse être donné.

pour celui qui pardonne. Le mal qui lui a été fait, il doit le surmonter intérieurement, le brûler au-dedans de lui et ainsi se renouveler, de sorte qu'il fasse entrer l'autre, le coupable, dans ce processus de transformation et de purification intérieures, que tous deux se renouvellent en souffrant le mal jusqu'au fond et en le surmontant. C'est là que nous butons sur le mystère de la croix du Christ. Mais tout d'abord nous butons sur les limites de nos propres forces à guérir et à surmonter le mal. Nous butons sur la supériorité du mal que nous ne pouvons vaincre par nos seules forces. »⁵

Nous allons essayer de voir comment nous pouvons nous laisser conduire par le Christ sur ce chemin du pardon qui ne peut qu'être un long chemin et un chemin propre à chacun. Il s'agit comme pour le repentir d'un **travail de disposition à la grâce**, vécu dans la docilité à l'Esprit. Dieu donne sa grâce aux humbles. C'est pourquoi **la première condition pour avancer sur le chemin du pardon est l'humilité** avec laquelle nous acceptons de reconnaître notre incapacité à pardonner de tout notre cœur. Nous pouvons inconsciemment refouler les sentiments de rancune, de colère, qui nous habitent et prendre notre « vouloir pardonner » pour le pardon lui-même. La culpabilité inconsciente de « ne pas pardonner » nous piège. **Il y a un acharnement à « vouloir pardonner » en comptant encore trop sur nos propres forces qui peut faire obstacle à la grâce**, au sens où là où l'on croit pouvoir vaincre par soi-même, il n'y a plus de place pour l'Esprit Saint. Comme nous le verrons mieux par la suite, nous avons donc besoin surtout de laisser la lumière se faire en nous pour reconnaître que nous sommes vraiment blessés et que nous n'avons pas la force de résister au ressentiment. Nous aimerions pouvoir passer facilement au-dessus, mais comme le dit Benoît XVI, nous « butons sur la supériorité du mal ». En acceptant de reconnaître les limites de notre amour humain, nous pourrions expérimenter la vérité des promesses du Christ : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes » (Mt 11, 28-30).

Sur ce chemin d'ouverture à la grâce, il est important de percevoir l'esprit et la manière d'avancer. Mais nous allons d'abord préciser ce qui est en jeu dans le pardon à la lumière de la parabole du débiteur impitoyable.

3. Le pardon à la lumière de la parabole du débiteur impitoyable

« Pierre s'approcha de Jésus pour lui demander : “Seigneur, quand mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ?” Jésus lui répondit : “Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. En effet, le Royaume des cieux est comparable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Il commençait, quand on lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents (c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent). Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette. Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout'. Saisi de pitié, le maître de ce

⁵ *Jésus de Nazareth*, éd. Flammarion, Paris 2007, pp 182-183.

serviteur le laissa partir et lui remit sa dette. Mais, en sortant, le serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent. Il se jeta sur lui pour l'étrangler⁶, en disant : 'Rembourse ta dette ! Alors, tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait : 'Prends patience⁷ envers moi, et je te rembourserai.' Mais l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé. Ses compagnons, en voyant cela, furent profondément attristés et allèrent tout raconter à leur maître. Alors celui-ci le fit appeler et lui dit : 'Serviteur mauvais ! Je t'avais remis toute cette dette parce que tu m'avais supplié. Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?' Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé. C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur⁸.' » (Mt 18, 21-35).

Par cette parabole, le Christ **met en lumière le pardon comme une remise de dette**. Il y a en chacun de nous une soif de justice dont il nous faut prendre conscience. Nous attendons spontanément de l'autre une reconnaissance de sa faute et nous pouvons avoir l'impression de ne pas pouvoir pardonner tant que l'autre n'a pas accepté de reconnaître en toute justice ses torts. En réalité, pardonner signifie précisément **renoncer à « se faire justice à soi-même »** (cf. Rm 12, 19), à « régler les comptes », à « faire payer ». L'Évangile nous montre le mal que fait notre désir de nous rendre justice à nous-mêmes : en jugeant l'autre je l'enferme dans sa faute, je le jette en prison, je ne le laisse pas libre de changer, de se racheter. Je désespère de lui. Ma soif de lui faire payer l'étouffe, le serre jusqu'à l'étrangler. Ces images sont là pour nous faire comprendre **ce qui se passe dans l'invisible de par l'interaction des âmes**. Ma condamnation pèse plus sur l'autre que je ne peux le penser spontanément : mon jugement sur lui entre dans ses pensées⁹ et l'enferme dans sa culpabilité. Remarquons que dans la parabole, le coupable ne demande pas la remise de sa dette, mais qu'on lui laisse le temps de restituer. Il demande précisément un regard de non jugement, un regard d'espérance. C'est bien ce à quoi le Christ nous invite dans l'Évangile de saint Luc avant de nous appeler à pardonner : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé. Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamné ; acquittez et vous serez acquitté » (Lc 6, 36-37). La parabole montre que ce regard d'espérance est inséparable d'**un exercice de patience**¹⁰. Il y a quelque chose à supporter en attendant que l'autre change. Telle est la demande, consciente ou inconsciente, de celui qui m'a offensé : « Crois que je suis plus que ce que j'ai fait, patiente pour me laisser la possibilité de changer et de réparer un jour le mal que j'ai fait ».

⁶ Litt. « le saisissant il l'étranglait ».

⁷ Litt. « Sois patient (magnanime) »

⁸ Litt. « venant de son cœur ».

⁹ Pour reprendre une expression de Benoît XVI qui aime à souligner l'interaction entre les personnes : « ... nous devrions nous rendre compte qu'aucun homme n'est une monade fermée sur elle-même. **Nos existences sont en profonde communion entre elles**, elles sont reliées l'une à l'autre au moyen de multiples interactions. Nul ne vit seul. Nul ne pèche seul. Nul n'est sauvé seul. Continuellement la vie des autres entre dans ma vie: en ce que je pense, dis, fais, réalise. Et vice-versa, **ma vie entre dans celle des autres: dans le mal comme dans le bien.** » (*Spe salvi*, 48)

¹⁰ Il s'agit d'imiter la patience de Dieu au sens où saint Pierre dit : « Il use de patience envers vous, voulant que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir » (cf. 2 P 3, 9).

Si la première chose pour pardonner est de ne pas enfermer l'autre dans sa faute, la parabole montre que Dieu attend plus de nous, il nous appelle à une compassion semblable à la sienne, une compassion allant jusqu'à **la remise complète de la dette** : « Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Il peut sembler difficile d'avoir pitié de quelqu'un qui ne regrette même pas sa faute, mais c'est notre désir de vengeance qui nous aveugle et nous empêche de voir la détresse cachée de l'âme des pécheurs. Cette compassion n'est possible qu'en vertu de la compassion première de Dieu que nous sommes appelés à imiter « comme ses enfants bien-aimés »¹¹ à la suite du Christ. Il s'agit non seulement d'espérer pour l'autre, mais d'**entrer dans la patience de la charité qui endure tout** » (cf. 1 Co 13, 7), celle qui est dans le Cœur blessé du Christ et que l'Esprit Saint répand dans nos cœurs (cf. Rm 5, 5). La vraie compassion est **participation à l'amour sauveur du Christ**¹², elle donne la force de **remettre à l'autre sa dette « de tout notre cœur »**¹³ en acceptant, d'une certaine manière, avec et par le Christ, d'« assumer » pour lui¹⁴, là où lui-même est aveuglé par rapport à la gravité de sa faute. Cela dépasse nos propres forces et en même temps, nous ne pouvons pas nous contenter de moins comme le montre la parabole : le refus obstiné de pardonner fait que je me retrouve moi-même dans une prison, celle du ressentiment. **Entretenir la colère, c'est se bloquer soi-même**, c'est étouffer son propre cœur en même temps que l'on serre l'autre jusqu'à l'étrangler. En condamnant l'autre, je me ferme à la miséricorde divine, je me condamne moi-même comme saint Paul nous en avertit : « Aussi est-tu sans excuse, qui que tu sois, toi qui juges. Car en jugeant autre, tu juges contre toi-même : puisque tu agis de même, toi qui juges... » (Rm 2, 1).

L'image de l'homme serrant son débiteur nous laisse voir que tant que je veux régler les comptes avec l'autre **je demeure lié à lui**, au sens d'une attente revendicative qui me rend dépendant de lui, de son attitude à mon égard. Le détachement, la liberté ne peut se faire que par le pardon¹⁵. Plus encore, en gardant au fond de moi un désir de vengeance, je « me laisse vaincre par le mal » au sens où je tombe dans l'esclavage au péché, je tends consciemment ou non à reproduire, faire subir aux autres ce que j'ai subi. **De blessé, je deviens blessant**. C'est ainsi que certains comportements se reproduisent de génération en génération dans les

¹¹ « Soyez bons, compatissants les uns pour les autres, vous pardonnant mutuellement, comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Oui, cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés... » (Ép 4, 32-5,1).

¹² « Observer le commandement du Seigneur est impossible s'il s'agit d'imiter de l'extérieur le modèle divin. Il s'agit d'une participation vitale et venant " du fond du cœur ", à la Sainteté, à la Miséricorde, à l'Amour de notre Dieu. Seul l'Esprit qui est " notre Vie " (Ga 5, 25) peut faire " nôtres " les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus (cf. Ph 2, 1. 5). » (CEC 2842).

¹³ « La parabole du serviteur impitoyable, qui couronne l'enseignement du Seigneur sur la communion ecclésiale (cf. Mt 18, 23-35), s'achève sur cette parole : " C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur ". C'est là, en effet, " au fond du cœur " que tout se noue et se dénoue. » (CEC 2843).

¹⁴ Au sens où saint Paul dit : « Portez les fardeaux les uns des autres et accomplissez ainsi la Loi du Christ » (Ga 5, 2). Pardonner signifie participer à l'œuvre de la rédemption par laquelle le Christ « a supprimé la cédula de notre dette en la clouant à la croix » (cf. Col 2, 14).

¹⁵ Pour reprendre une belle expression de Dostoïevski : « Pour être libre et en finir avec le monde, il faut pardonner, pardonner et pardonner ».

familles tant qu'il ne se trouve pas une âme assez sage et généreuse pour briser l'engrenage en allant jusqu'au bout du chemin du pardon c'est-à-dire de la libération et de la guérison.

4. Suivre un chemin de vérité sur le mal et ma réaction au mal

Dans le processus du pardon, je suis appelé à renoncer à juger l'autre tout en acceptant de **voir et de ressentir le mal du péché que j'ai subi**. Je ne peux pas porter avec le Christ le poids de ma souffrance si je n'accepte pas de la reconnaître humblement. Je ne dois pas chercher à passer au-dessus de l'offense en la minimisant, à la dépasser par la pensée en me disant que ce n'est pas si grave... Je peux certes essayer de comprendre l'autre, ce qui a pu psychologiquement l'amener à avoir un comportement blessant, mais si cela peut m'aider à ne pas juger sa part réelle de responsabilité que Dieu seul connaît, cela ne peut remplacer le pardon lui-même. **Pardoner, en effet, c'est autre chose et plus qu'excuser** : c'est la victoire d'un amour qui assume et surpasse le mal du péché. De même il va de soi que pardonner ne signifie pas oublier au sens d'un refoulement de ma souffrance et de ma colère. Néanmoins je ne dois pas pour autant me donner un droit de ressasser les choses en nourrissant ainsi la rancœur¹⁶. On peut faire un travail de vérité, laisser les choses venir à la lumière sans pour autant ruminer ses souvenirs négatifs. **Laissons l'Esprit Saint purifier notre mémoire**¹⁷. Essayons de préciser la profondeur de ce chemin de vérité.

Dans une vie de couple, il n'y a pas que les fautes graves clairement identifiables comme l'adultère, mais aussi **l'accumulation d'attitudes blessantes** que nous n'arrivons pas toujours à nommer mais qui finissent, comme nous l'avons déjà remarqué, par engendrer progressivement le ressentiment, la déception, la perte de l'estime pour le conjoint, la colère sans qu'on en ait bien conscience¹⁸. Par rapport à ces attitudes blessantes, il faut bien comprendre qu'il n'y a pas que le comportement extérieur, mais l'esprit dans lequel on agit. Il peut y avoir ainsi un esprit de domination inconscient chez l'un des conjoints qui se cache derrière des attitudes très respectables. **Notre cœur ressent les choses à une profondeur qui dépasse ce que notre raison peut saisir**. C'est en définitive la profondeur du péché qui fait la profondeur de la souffrance et les péchés les plus profonds sont les plus cachés. Autrement dit, ce ne sont pas les péchés charnels, les « gros défauts de caractère » découlant des blessures, qui sont les plus lourds même s'ils sont les plus réparables¹⁹, mais les péchés spirituels, ceux qui demeurent cachés dans le secret du cœur comme l'orgueil, l'esprit de possession et de domination et qui peuvent échapper tant à celui qui les commet qu'à celui qui

¹⁶ Le fait que la colère soit une première réaction « normale » étant donné les conséquences du péché originel sur notre nature humaine ne doit pas nous laisser penser que nous « avons droit à la colère » comme sont tenté de le dire certains psychologues. Une chose est la première réaction, une autre est ce que je fais de cette première réaction.

¹⁷ « Il n'est pas en notre pouvoir de ne plus sentir et d'oublier l'offense ; mais le cœur qui s'offre à l'Esprit Saint retourne la blessure en compassion et purifie la mémoire en transformant l'offense en intercession. » (CEC 2843).

¹⁸ Par exemple, en dévalorisant son conjoint ou en lui ne laissant pas assez de place dans la vie courante dans les décisions concernant la vie familiale.

¹⁹ S'ajoute à cela le principe selon lequel il y a péché là où il y a liberté et dans les péchés charnels la part de conditionnement est très grande.

les subit. Dans la mesure où ces péchés spirituels contaminent le comportement quotidien de l'autre, pardonner ne peut pas se réduire à un acte ponctuel parce qu'on y est continuellement confronté. Il s'agit de parvenir à supporter l'autre avec « humilité, douceur, patience » (cf. Col 3, 12-13) en acceptant consciemment de porter le fardeau de son péché²⁰ jour après jour.

Il faut comprendre aussi qu'**une difficulté à pardonner peut en cacher une autre** au sens où comme nous l'avons vu, le comportement de l'autre peut faire résonance à notre insu avec des choses que nous avons subies dans notre enfance notamment de la part de nos parents et auxquelles nous avons réagi par la colère, la tristesse, la rancœur etc. L'attitude du conjoint va donc réveiller par exemple un fond de colère et provoquer une réaction « disproportionnée » comme aiment dire les psychologues parce qu'elle dépasse le mal objectif commis par le conjoint. Il est bon de se rappeler que pour chacun de nous la première femme que nous avons rencontrée est notre mère et le premier homme notre père. Les liens de la chair sont les liens les plus forts humainement. Ce qui est à l'origine conditionne nos comportements tant qu'on n'a pas fait un travail sur soi. Autrement dit, la rancœur que l'on éprouve vis à vis de son conjoint peut s'enraciner dans une rancœur très ancienne enfouie au fond de notre cœur. Sur le chemin du pardon au conjoint, on peut ainsi être amené à prendre conscience de la nécessité de pardonner aussi à son père ou à sa mère. On peut dire ici que **la vie conjugale a ce grand avantage de faire ressortir nos blessures affectives les plus enfouies** au travers du frottement quotidien de deux personnalités psychologiques blessées et qu'en ce sens-là aussi elle constitue un véritable chemin de sanctification, un chemin laissant peu de place aux illusions²¹. Il va de soi que **ce travail de vérité est un travail long et difficile**²² et que l'on peut avoir besoin d'être aidé par les outils de la psychologie moderne, ne serait-ce que pour parvenir à nommer les choses.

5. Entrer dans un regard de foi et d'espérance

Dieu fait tout contribuer au bien de ceux qui l'aiment. Chaque pardon à vivre s'inscrit dans notre destinée comme une épreuve et une étape décisive. C'est à la fois un appel à entendre et une grâce offerte. Comme le dit saint Pierre : « C'est une grâce que de supporter, par égard pour Dieu, des peines que l'on souffre injustement... Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces, (...) lui qui, insulté, ne rendait pas l'insulte, souffrant ne menaçait pas, mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice ; lui qui sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps... » (cf. 1 P 2, 19-24) Telle est notre espérance : pouvoir non seulement passer au-

²⁰ Remarquons ici que l'on peut accepter d'avoir à porter quelque chose du poids du péché de l'autre à la suite du Christ sans percevoir clairement quel est ce péché et c'est là une preuve de sagesse. Néanmoins le fait d'être au clair par rapport à ce qui nous blesse ne peut que nous aider à le porter d'une manière consciente, libre et aimante. Réciproquement plus nous accepterons de porter la Croix que le comportement de l'autre fait peser sur nous, plus nous serons à même d'y voir clair.

²¹ En rouvrant les blessures de notre enfance la vie conjugale nous « oblige » à faire un travail sur nous-mêmes que nous n'aurions peut-être jamais fait sinon.

²² Il s'agit de démêler ces « **nœuds tortueux et emmêlés** » que sont nos inclinations négatives pour reprendre l'expression de saint Augustin (*Confessions*, II, 10.18) citée par Benoît XVI dans son message pour le Carême 2009.

dessus de l'offense, « surmonter le mal », mais **laisser Dieu transformer ce mal en un bien plus grand**, en une grâce pour nous et pour les autres. Cette espérance nous donne la force d'aller de l'avant sur le chemin exigeant du pardon. Et pour entrer dans cette espérance, nous avons besoin d'abord de nous remettre devant Dieu, devant son adorable et sainte Providence. C'est lui qui a permis que nous subissions telle ou telle offense, que nous soyons confrontés à ces difficultés relationnelles. Au lieu de nous arrêter à l'autre, à son humanité, à ce qui peut psychologiquement expliquer son comportement, nous pouvons et devons voir les choses dans un regard de foi surnaturel c'est-à-dire les recevoir de la main de Dieu²³.

Il y a là **un premier travail d'acceptation et de réconciliation** avec notre destinée, **avec Celui qui tient toute chose dans sa main**. Il y a un deuil à faire par rapport à ce que nous aurions aimé vivre et ce que nous attendions de Dieu. Nous ne pensions pas nous heurter à tant de difficultés, nous n'avions pas mesuré notre impuissance à changer l'autre, nous n'avions pas conscience que le mal faisait si mal. Accepter que ce soit là l'appel de Dieu, le chemin qu'il a choisi pour nous. Accepter d'être ramené à un travail sur nous-mêmes que nous aurions préféré ne jamais avoir à faire tant il est, à certains moments, amer. Accepter que ce soit là, dans ce qui nous paraît humainement comme du gâchis, du temps perdu, de la souffrance inutile que le Christ nous appelle à le suivre de la manière la plus profonde sur le chemin de l'amour le plus grand. En acceptant jusqu'au bout dans la foi pure et la confiance aveugle les chemins incompréhensibles de Dieu, nous pourrions arrêter de nous battre contre celui dont Dieu a choisi de se servir pour nous conduire sur un chemin de conversion et de sanctification. Autrement dit, **nous ne pourrions dépasser pleinement notre révolte contre l'autre qu'en dépassant d'abord notre révolte contre Dieu**. Ne nous trompons pas d'« adversaire ». N'oublions pas que derrière toute chose, il y a Dieu²⁴. Et donc derrière notre conjoint aussi. Et même d'une manière toute particulière puisque cette relation conjugale a été élevée à la dignité de sacrement c'est-à-dire de moyen privilégié de sanctification. **Mon conjoint est pour moi le premier outil dont Dieu se sert pour opérer son œuvre de salut en moi**. Que l'outil soit tordu ou non, peu importe, seule compte la main qui s'en sert.

« N'imites pas les mules et les chevaux qui ne comprennent pas, qu'il faut mater par la bride et le mors, et rien ne t'arrivera. » (Ps 31, 9). Ce n'est pas en buttant sur les choses qu'on peut les vaincre, mais en les acceptant dans un véritable esprit de soumission à Dieu. **Cette acceptation des choses ne signifie pas une résignation passive au mal, mais un pari sur la puissance rédemptrice de l'abandon**. En effet, c'est par son obéissance au Père que le Christ a vaincu le péché sur la Croix parce que seule l'obéissance pouvait vaincre la désobéissance du péché. Porter sa croix, assumer quelque chose de son péché avec un amour victorieux du péché signifie entrer dans l'obéissance filiale, l'abandon confiant à la volonté du

²³ Au sens où le Concile Vatican II enseigne que « tous les fidèles donc se sanctifieront davantage chaque jour dans leur condition, dans les devoirs de leur état ou les circonstances de leur vie et par tout ce dont nous venons de parler, **à condition de tout accueillir avec foi de la main du Père céleste...** » (*Lumen Gentium*, 41).

²⁴ On peut ici s'inspirer de l'attitude admirable de David lors de sa fuite de Jérusalem alors qu'un homme du même clan que la famille de Saül le maudissait et qu'un de ses compagnons le poussait à se venger : « Laisse-le maudire, si le Seigneur le lui a commandé. Peut-être le Seigneur considérera-t-il ma misère et me rendra-t-il le bien au lieu de sa malédiction d'aujourd'hui » (cf. 2 Sm 16, 11-12).

Père que le Christ a vécu pour nous sur la Croix. Telle est notre grande force comme disciples du Christ : pouvoir vivre les choses pour Dieu, devant Dieu, dans un dialogue avec Dieu, dans l'espérance d'un salut éternel et intégral qui dépasse infiniment tout ce qui nous pouvons concevoir humainement. Les perspectives s'élargissent, les choses prennent un sens nouveau, inattendu, au fur et à mesure que nous avançons sur ce chemin d'acceptation, de remise de nos projets, de nos attentes à la volonté divine.

6. Recourir à la prière et aux actes concrets de charité dans un esprit de pénitence

« Eh bien ! moi, je vous dis : aimez vos ennemis et priez pour vos persécuteurs... » (Mt 5, 43). C'est ici que la prière, une prière pleine de foi et d'espérance, pour l'autre comme pour soi, prend tout son sens. **Prier, c'est s'en remettre à Dieu, c'est exercer et fortifier cette foi et cette espérance** que Dieu attend de nous pour tourner le mal en bien. Prier, c'est laisser le vase trop étroit de notre cœur s'élargir aux dimensions du cœur de Dieu, de ses projets divins pour nous²⁵. Prier, c'est laisser s'opérer cette purification de nos pensées trop humaines et laisser la lumière se faire dans un complet hommage d'intelligence et de volonté. La prière nous rend humbles et pauvres, elle nous permet de déposer nos projets, nos attentes sur l'autre, de renoncer à notre « vouloir changer l'autre » pour laisser Dieu faire ce que lui seul peut faire moyennant notre abandon. Prier, c'est sortir de nos jugements sur l'autre pour le voir comme Dieu le voit. C'est laisser le Christ nous introduire dans son abandon filial : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux » (Mt 26, 39).

À cet exercice de la prière peut se joindre un exercice de la « charité », vécu non pas comme un « vouloir montrer à l'autre que nous l'aimons », mais comme l'expression de la remise de notre âme à Dieu dans la fidélité à ses commandements : « Ainsi que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu remettent leurs âmes au Créateur fidèle, en faisant le bien » (1 P 4, 19). On peut « faire le bien », **poser des actes volontaires de « charité », d'attention à l'autre sans nécessairement éprouver des sentiments de compassion**, on peut le faire avec un cœur sec, mais non moins résolument tourné vers Dieu et sa sainte volonté. On peut l'offrir ainsi comme l'expression de notre bonne volonté, de notre désir de suivre le Christ sur la voie de l'amour. Ces petits actes de service prennent alors la valeur de sacrifices qui préparent notre cœur à la grâce du pardon. Ainsi « si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; ce faisant tu amasseras des charbons ardents sur sa tête. Ne te laisse pas

²⁵ Au sens où comme le dit Benoît XVI : « L'homme a été créé pour une grande réalité – pour Dieu lui-même, pour être rempli de Lui. Mais son cœur est trop étroit pour la grande réalité qui lui est assignée. Il doit être élargi. « C'est ainsi que Dieu, en faisant attendre, élargit le désir; en faisant désirer, il élargit l'âme ; en l'élargissant, il augmente sa capacité de recevoir ». Augustin renvoie à saint Paul qui dit lui-même qu'il vit tendu vers les choses qui doivent venir (cf. Ph 3, 13). Puis il utilise une très belle image pour décrire ce processus d'élargissement et de préparation du cœur humain. « Suppose que Dieu veut te remplir de miel [symbole de la tendresse de Dieu et de sa bonté] : si tu es rempli de vinaigre, où mettras-tu ce miel ? » Le vase, c'est-à-dire le cœur, doit d'abord être élargi et ensuite nettoyé : libéré du vinaigre et de sa saveur. Cela requiert de l'effort, coûte de la souffrance, mais c'est seulement ainsi que se réalise l'adaptation à ce à quoi nous sommes destinés » (*Spe Salvi*, 33)

vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien » (Rm 12, 21). Si nous en avons le désir, nous saurons reconnaître les occasions que Dieu nous donne.

Dans ces exhortations tirées de la Sainte Écriture, **nous retrouvons la logique de la pratique pénitentielle de l'Église** sur ces deux points fondamentaux que sont la prière et l'aumône. Nul doute que le jeûne aussi puisse nous aider à avancer sur ce chemin de purification du « vinaigre » de la rancœur. Il est bon ici de se rappeler la grandeur et la force de la contrition parfaite. Il peut nous être donné, en effet, de percevoir par grâce que notre rancœur ou, plus précisément, **notre attachement intérieur à la rancœur blesse bien plus le cœur de Dieu** qu'il ne fait souffrir le cœur de notre frère et notre propre cœur²⁶. C'est là une grâce que nous pouvons désirer et demander en même temps que nous nous approchons du sacrement de pénitence.

Conclusion : L'extraordinaire et mystérieuse puissance du pardon

Comme nous l'avons montré, le pardon nous rend participant de l'acte d'amour par lequel le Christ nous a sauvés sur la Croix. Il s'agit donc, pour reprendre l'expression de Benoît XVI²⁷, d'une « **explosion intime du bien** », une explosion qui part de « l'intime de l'être » c'est-à-dire du cœur et qui peut, de ce fait, rejoindre mystérieusement le cœur de l'autre²⁸, ouvrir une faille dans l'engrenage du mal, laisser passer la puissance de la rédemption dans les situations humainement les plus bloquées. Il nous faut croire en la puissance transformatrice de l'amour le plus grand, il nous faut croire en la possibilité d'une « chaîne de transformation » dépassant tout ce que nous pouvons humainement concevoir²⁹. Même si l'autre n'est pas encore prêt à entrer dans une demande de pardon, même s'il demeure en grande partie aveuglé, il y a quelque chose qui peut se libérer dans son cœur parce que le mal a été assumé... Le pardon apparaît ici comme le lieu de la plus grande fécondité. La vie conjugale offre ainsi un terrain

²⁶ Pour reprendre les images de la parabole du débiteur impitoyable, n'ayons pas peur de dire que c'est Jésus d'abord que nous « étranglons » en nourrissant volontairement la rancœur.

²⁷ Comme il l'a dit à propos de l'offrande que le Christ a fait de lui-même pendant la sainte cène : « Depuis toujours, tous les hommes, d'une manière ou d'une autre, attendent dans leur cœur un changement, une transformation du monde. Maintenant se réalise **l'acte central de transformation qui est seul en mesure de renouveler vraiment le monde** : la violence se transforme en amour et donc la mort en vie. Puisque cet acte change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, **il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être** – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort. Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, changeront le monde. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas. C'est pourquoi nous parlons de rédemption : ce qui du plus profond était nécessaire se réalise, et **nous pouvons entrer dans ce dynamisme**. » (Homélie de la messe de clôture des JMJ célébrée à Marienfeld le 21 août 2005)

²⁸ En le libérant notamment de son enfermement dans une culpabilité plus ou moins refoulé.

²⁹ À l'inverse, l'Écriture ne cesse de nous avertir de la stérilité de la colère : « laisse ta colère, calme ta fièvre, ne t'indigne pas, il n'en viendrait que du mal » (Ps 36, 8). Elle nous montre l'impuissance de celui qui prétend transformer les situations en recourant à la force propre de la colère : « Tel l'eunuque qui voudrait déflorer une jeune fille, tel celui qui prétend rendre la justice par la violence. » (Si 20, 4).

Discerner dans le combat spirituel

privilegié pour vivre ce que nous pouvons appeler le plus grand défi et la plus grande victoire de notre vie.